

**Carnet de l'éveil (Kenneth White) / Kenneth White,
MAHAMUDRA (Le Grand Geste), Poèmes traduits de
l'anglais par Marie-Claude White et l'auteur, édition
bilingue, Paris, Mercure de France, 1979.**

Robert Mélançon

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur
Volume 21, numéro 6, Novembre–Décembre 1979

URI : id.erudit.org/iderudit/29827ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert Mélançon "Carnet de l'éveil (Kenneth White) / Kenneth White, MAHAMUDRA (Le Grand Geste), Poèmes traduits de l'anglais par Marie-Claude White et l'auteur, édition bilingue, Paris, Mercure de France, 1979.." *Liberté* 216 (1979): 135–136.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Carnet de l'éveil

ROBERT MÉLANÇON

Le dernier livre de Kenneth White* décourage le commentaire. C'est Jean Paulhan, je crois, qui a écrit que « la poésie est faite bien plus pour expliquer que pour être expliquée ». Ou quelque chose de ce genre. Je ne garantis ni la fidélité ni l'authenticité de ma citation. N'importe. Je reprends à mon compte, s'il-le faut, ce constat que la lecture des rudes poèmes de Kenneth White m'impose comme une indiscutable évidence. Je lis ce haïku :

*Petit pommier du Japon
qui dit tout doucement :
par la peine d'aller à Kyoto*

Il est sans réplique, comme les plus fermes de Basho ou de Buson. Rien à dire, nulle glose à en proposer. Il n'y a qu'à le remâcher, le laisser agir en soi. Limpide, exact, sans fioritures, il a l'évidence simple de ce qui *est*, de ces feuilles de caryer que je voyais étinceler sous la pluie cet après-midi, de cette table encombrée où j'écris maintenant au milieu de la nuit. Environné de silence.

* Kenneth White, MAHAMUDRA (*Le Grand Geste*). Poèmes traduits de l'anglais par Marie-Claude White et l'auteur, édition bilingue, Paris, Mercure de France, 1979.

Chaque page de *Mahamudra* propose la même énigme claire, aveuglante de clarté :

*Le nom n'est qu'un signe :
mais l'oiseau des tempêtes
est un violent acte de chair
un coup d'aile extatique
d'un horizon à l'autre
dévoilant l'être*

Bien autre chose que le moulin à figures de quelques exercice de rhétorique en vers. Rien qui se prête au bavardage de l'analyse, aux explications, aux éclaircissements. Poésie : le langage le plus limpide, où se joue la chance d'une présence.

On aura compris que la poésie de Kenneth White est le lieu d'une expérience. Expérience spirituelle si on veut, mais l'expression prête à équivoque, et il faudrait donner à « spirituel » un sens tout à fait exceptionnel, qui n'impliquerait aucun dualisme, « car je ne fais pas grand cas d'une pensée d'où le corps est absent » (*Dérives*, Paris, Les lettres nouvelles, 1978). Expérience intérieure ne conviendrait guère mieux puisque cette expérience se projette dans le monde, a lieu précisément dans la rencontre du monde extérieur. Expérience où s'abolissent les contradictions de l'intérieur et de l'extérieur, de l'esprit et du corps. Où l'être s'éprouve intégralement comme présence.

C'est dire à quel point l'entreprise de Kenneth White touche l'essentiel, ou, quand elle ne le touche pas, le pointe toujours du doigt. Dans une série de poèmes et d'essais publiés en français et en anglais depuis quinze ans, cet Écossais vagabond — ce *Scotus vagans* comme il se définit lui-même, qui tient à la fois du clerc errant du moyen âge européen et du lettré chinois — poursuit une quête hétérodoxe qui apparaît de plus en plus comme une des oeuvres essentielles d'aujourd'hui. Cela commence à se savoir. Trop peu encore : un des lecteurs de poésie les plus avertis que je connaisse, poète lui-même, me disait il y a quelques jours ignorer jusqu'à son nom. D'où cette note, pour dire simplement qu'il faut y aller voir par soi-même. Je ne me tiens évidemment pas quitte pour si peu. Il faudra y revenir.